



REVUE DE PRESSE

SOLILOQUE

écrit par **Manon Ona** (paru le 23/02/2019 sur Le clou dans la planche)

Sébastien Bournac travaille par pages obsessionnelles, opérant des détours, des remises à plat, des approfondissements ou des dépouillements. L'histoire de sa compagnie Tabula Rasa le montre bien, il est enclin à recréer des pièces (*Music-Hall* de Lagarce, trois versions) ou à explorer la même matière sous différents angles. Pour cette page-ci, son mouvement l'aura ramené à la souche de l'arbre, dont les branches étaient nombreuses – cinématographique, littéraire, psychanalytique, sociale... Au début du parcours, il y a ce téléfilm d'un cinéaste tutélaire, Fassbinder (*Je veux seulement que vous m'aimiez*). Cette découverte le mène aux origines du scénario, un fait divers, un meurtre commis par un certain Peter Jönschmidt. Incarcéré, Jönschmidt a été approché par deux psycho-sociologues dans les années 70, Klaus Antes et Christiane Ehrhardt, et leurs entretiens ont été recueillis dans un ouvrage allemand (*Perpétuité, les protocoles de la détention*). Sébastien Bournac choisit dans un premier temps d'y ajouter une pierre théâtrale et passe, pour la saison 2016, une commande au dramaturge Jean-Marie Piemme ; Peter y devient Carlos (*J'espère qu'on se souviendra de moi*). La pièce est conséquente, elle offre sept rôles. L'histoire ne s'arrête pas là. Revenant à la première source – la parole du détenu, dont une nouvelle traduction est commandée à Irène Bonnaud – Sébastien Bournac la fait porter par un jeune comédien toulousain, Yohann Villepastour, et décide de créer ce monologue auprès des lycéens. Avant de rejoindre l'écrin de la Cave Poésie.

« On m'a mis dans le rôle du raté »

Une analyse a cours sous nos yeux, une introspection et un voyage dans l'enfance, l'adolescence, puis les problématiques d'un jeune adulte des années 60. Peter Jönschmidt revisionne sa vie, depuis cet instant de bascule où elle s'est arrêtée. Probablement aiguillé par les questions (non rapportées) des psychosociologues, le détenu raconte, de façon chronologique, l'implacable enchaînement de ce qui pourrait passer pour des aspérités assez communes, peu joyeuses mais banales – pas de ces failles décisives qui régèleraient Freud, plutôt un chemin parsemé de petits cailloux pointus, de ces cailloux qui rentrent dans la chaussure et creusent leur plaie. Parmi lesquels, les ambitions déçues d'un père, qui s'infectent en désaveu du fils, puis en perte de confiance en soi. Pour une vie sans Youkali.

La vie est un traquenard

C'est un engendrement continu, en pente douce. Le meurtre pourrait être exposé d'emblée, comme une piqûre pour exciter l'imagination du public, mais non, trop facile. Ce serait trahir le sens de ce parcours. Yohann Villepastour* déroule l'humble fil de cette existence, ramenant le geste fatal à ce qu'il est : une étape imprévue mais prévisible, pas après pas, virage après virage. Une conclusion dérisoire. Sébastien Bournac confronte ici le public à une ascèse, d'une tragique simplicité ; ce choix se ressent d'autant plus que le thème du déclat meurtrier a une dimension racoleuse, complètement bannie ici. Revenu à la souche, le metteur en scène revient également à l'os de la création : une petite forme, un comédien seul, entièrement concentré sur le *dire* ; un dispositif scénique proportionnellement très présent mais fixe. Ce resserrement réussit à tout le monde. Yohann Villepastour* offre ici un magnifique travail de disparition. C'est un soliloque comme on en voit rarement : une légère amplification sonore autorise l'acteur à parler comme en lui et pour lui. Les bases du travail vocal, qui consistent à porter la voix, sont ici trahies au profit d'une intimité hypnotique. Côté interprétation, pas d'ascenseur émotionnel, aucun écart de registre, le personnage se construit dans une forme de naïveté, de modestie, d'innocence première face aux aléas de la vie. Libérée de tout surlignage, la chose exige d'engager pleinement son écoute de spectateur. La proximité permet de se river au comédien, et parfois, de s'échapper à travers les divers écrans disposés derrière lui. La proposition vidéo, mélange de prises de vue directes (synchronisées ou décalées) et de brefs films, ouvre ainsi des portes, en complémentarité avec cette ascèse théâtrale. Certaines donnent sur un mur : quand le visage de Yohann Villepastour* s'y duplique, en gros plans diffractés. Quelle vérité de l'être ? De son histoire ? Des étapes de sa vie, quand le présent du comédien fait arrêt sur image, quand la vidéo nie l'écoulement du temps ? D'autres prises, plus oniriques, fournissent de fausses ouvertures : on croit à l'issue, mais les plans s'installent, répètent leur motif, ou se figent. C'est l'impasse. Un piège théâtral exigeant pour le public, mais très réussi.

*Yohann Villepastour interprétait le rôle lors de la première création de la pièce.



REVUE DE PRESSE

À VIE

Une chronique de **Sarah Authesserre** pour Radio Radio

(www.mixcloud.com/RadioRadioToulouse/les-chroniques-de-sarah-theatre-a-vie/)

Qu'est-ce qui fait qu'au cinéma, au théâtre ou en littérature, sans qu'on ne sache consciemment pourquoi, certaines histoires vous renvoient sensiblement à vous-mêmes, touchant quelque chose de profond en vous ? Cela n'est pas toujours plaisant mais c'est en tout cas, semble-t-il, une des missions de l'art : aller vous chercher pour vous questionner intimement.

Le metteur en scène Sébastien Bournac, également directeur du théâtre Sorano à Toulouse, ne cesse de revenir sur un récit de vie qui le fascine, comme il fascinait dans les années 70 le cinéaste et metteur en scène allemand Rainer Werner Fassbinder : le cas Peter Jörn Schmidt. De l'histoire de ce jeune homme condamné à perpétuité, Fassbinder en tira le téléfilm *Je veux seulement que vous m'aimiez*. On dit qu'il voyait dans la figure de cet être malaimé, à l'existence écrasée de frustrations et de ressentiments enfouis, un frère, son double. Sébastien Bournac s'est saisi une première fois de la trame du téléfilm allemand pour créer en 2016 la pièce pour sept comédiens *J'espère qu'on se souviendra de moi*, mais par la bande, via un texte commandé au dramaturge Jean-Marie Piemme.

Aujourd'hui, avec *À Vie*, le metteur en scène toulousain s'attaque frontalement au récit de Jörn Schmidt, en puisant à l'origine de l'origine : un ouvrage entre sociologie et psychiatrie de Klaus Antes et Christiane Ehrhardt dont Fassbinder s'était inspiré. Traduit de l'allemand par Irène Bonnaud à la demande de Sébastien Bournac, ce reportage judiciaire intitulé en français *Perpétuité, les protocoles de la détention* fait état de confessions de détenus et constitue à la fois une analyse clinique sur les cas de meurtriers condamnés à perpétuité et une enquête sur les conditions de vie en prison. C'est ici qu'apparaît le témoignage de Peter Jörn Schmidt, celui par qui le cinéma et le théâtre arrivent. Formellement aussi, Sébastien Bournac revient à un principe de nudité, en confiant à un seul comédien cette parole brute : François-Xavier Borrel, au regard intense. Pourtant, c'est d'abord sa voix que l'on entend dans la pénombre. Pas de suspense, pas de doute, on sait dès le début, que cet homme est condamné, qu'il nous parle depuis la prison. Il a 30 ans en 1968, au moment de sa confession. Le spectateur aura vite fait le compte : le jeune homme est un enfant de la guerre. Sa mère avait d'ailleurs épousé en première noce, un nazi. On pourrait rêver mieux comme départ dans la vie. Peter Jörn Schmidt ne s'élèvera guère. D'une enfance banale et sans relief, battu par son père, négligé par sa mère et moqué par ses camarades de classe, et jusqu'à l'âge adulte où il cherchera désespérément

la reconnaissance et l'amour des siens, étouffant ses cris de révolte, sa vie ne sera qu'une accumulation de frustrations et de contraintes, une lente et inexorable descente silencieuse vers l'irréparable, le meurtre.

Sur le plateau, dans une adresse intime que trouble légèrement l'amplification sonore, conférant au comédien une voix spectrale appropriée, de parler, la parole se livre avec minutie. Les souvenirs se racontent dans les détails les plus anodins : les origines familiales, la fratrie, l'enfance, l'école, et déjà les appels vers le large, la liberté. Plus tard, viendront la première expérience sexuelle, puis inévitablement le mariage, l'enfant, le travail, les heures supplémentaires, les dettes, le travail, les heures supplémentaires, les dettes, le travail... Soit le cercle vicieux du mirage social, du conformisme étrié, sans éclat, sans couleurs, sans panache. Le parti-pris de l'interprétation est l'absence de psychologie, la distance. Une distance instaurée d'ailleurs par le dispositif scénique. Des écrans de différents formats rediffusent sur le plateau le visage du comédien filmé en direct, en cadrage serré, ici de profil, là de face, ici un œil, là, la bouche. Autant de plans kaléidoscopiques d'une même personnalité morcelée, complexe, insaisissable.

Entre la proximité physique et la distanciation, le spectateur est happé par cette bouche d'ombre qui dit le ratage de toute une vie. « C'est comme ça » en serait le leitmotiv. Un ratage qui s'instille lentement, dans chaque étape de l'existence, dans le corps, dans le geste, comme celui d'offrir des bouquets de fleurs toujours plus gros, successivement à la mère, à la fiancée, à l'épouse, pour pallier une parole qui voudrait hurler l'absence d'amour. C'est paradoxalement enfermé dans sa cellule, que le jeune homme se libérera du poids des non-dits.

Quant à Sébastien Bournac, peut-être n'a-t-il pas fini de creuser le sillon Peter Jörn Schmidt, à la recherche de quelque reflet de lui-même dans ce portrait dans lequel se reconnaissait tellement Fassbinder. *À Vie* est, en tout cas, le miroir d'une société qui a sacrifié les sentiments et l'accomplissement de soi sur l'autel de l'argent et de la réussite sociale. La pièce dont les représentations publiques devaient avoir lieu les 21 et 22 janvier 2021 à l'Usine à Tournefeuille, bénéficiera de séances de rattrapage puisqu'elle sera à l'affiche du Théâtre du Train Bleu, lors du festival off d'Avignon, en juillet prochain. Tragédie lumineuse, elle est d'un noir révélateur.



REVUE DE PRESSE

À VIE : ENTRETIEN

par Manuel Piolat Soleymat, le 21/05/2021

LA TERRASSE (www.journal-laterrasse.fr)

En 2016, Sébastien Bournac mettait en scène *J'espère qu'on se souviendra de moi**, création inspirée d'un ouvrage écrit par deux psycho-sociologues allemands dans les années 1970. Aujourd'hui, le directeur du Théâtre Sorano de Toulouse présente *A vie*, une nouvelle adaptation de cette étude conçue, cette fois-ci, comme un reportage judiciaire en forme d'interview.

Comment est née, en 2016, l'idée de créer *J'espère qu'on se souviendra de moi* ?

Sébastien Bournac : D'un film de Rainer Werner Fassbinder, *Je veux seulement que vous m'aimiez*, pour lequel le cinéaste s'était inspiré du témoignage fascinant de Peter Jörn Schmidt, un jeune homme condamné à perpétuité pour meurtre. J'avais eu envie de m'emparer de cette histoire en convoquant sur scène les principaux personnages – le meurtrier, son père, sa mère, sa femme, son employeur, un témoin – afin qu'ils prennent tour à tour la parole pour dire comment cet acte terrible les avait blessés, remués, changés.

« Une métaphore très éclairante pour notre époque au bord de la catastrophe... »

Pourquoi un autre spectacle à partir de cette histoire ?

S. B. : En travaillant à partir du film de Fassbinder, je m'étais procuré le texte du récit originel qui avait été publié dans un ouvrage allemand de psycho-sociologie. J'ai eu

envie de revenir au fait divers originel ainsi qu'à la parole obsessionnelle de Peter Jörn Schmidt. La puissance de son témoignage, entre confession intime et documentaire, tient de sa quasi-banalité. Mais il dépasse de beaucoup l'anecdote. Ce témoignage est une métaphore très éclairante pour notre époque au bord de la catastrophe, une injonction à changer de vie. Pour ce nouveau spectacle, j'ai imaginé un espace épuré – comme un studio d'enregistrement avec micro, caméra et un kaléidoscope d'écrans de télé – au sein duquel un acteur parcourt les méandres de la parole brute du meurtrier, comme il parcourt les chemins obscurs qui ont déterminé sa vie. C'est un spectacle faussement simple qui laisse beaucoup de liberté au public pour recevoir intimement le récit.

Pourquoi avoir choisi François-Xavier Borrel pour l'interpréter ?

S. B. : Je collabore avec François-Xavier depuis bientôt dix ans dans une précieuse complicité. Il y a chez lui quelque chose d'assez atypique et un jeu peu conventionnel : une fouguese liberté et aussi beaucoup de naïveté, d'enfance. J'aime la sensibilité qu'il apporte à la partition : elle déjoue tous les clichés que nous pourrions avoir de la figure du meurtrier, renforce l'énigme, le caractère incompréhensible de l'acte commis. Nous sommes tous des meurtriers en puissance !

* Texte issu d'une commande à l'auteur Jean-Marie Piemme.



REVUE DE PRESSE

'À VIE EST UNE PIÈCE QUI LIBÈRE LA PAROLE'

par **Pascal Alquier**, le 29/06/2021
LA DÉPÊCHE DU MIDI (ladepeche.fr)

Avec "À vie", Sébastien Bournac, le directeur du théâtre Sorano, à Toulouse, adapte une nouvelle fois "J'espère qu'on se souviendra de moi", étude menée dans les années 1970 par deux psychosociologues allemands.

Avec son complice acteur de longue date François-Xavier Borrel, Sébastien Bournac redonne vie à ce jeune homme condamné à perpétuité pour meurtre.

"À vie" est une pièce avec qui vous partagez une longue histoire...

Aaah je suis un metteur en scène obsessionnel et je ne sais pas si je suis artiste mais les artistes en tout cas travaillent toujours les mêmes choses. À Soulages on ne va pas demander de faire des peintures bleues donc effectivement cette histoire me hante. Avant même que je sois nommé à la direction du Sorano, j'avais déjà ce projet en tête.

La faute à ce film de Fassbinder de 1976 "Je veux seulement que vous m'aimiez" ?

Oui je suis un grand amateur d'œuvres de Fassbinder et c'est vrai qu'en voyant son film et en regardant les bonus du DVD j'ai découvert qu'il s'était inspiré de ce témoignage réel de Peter Jörn Schmidt qui était condamné à perpétuité en Allemagne. J'ai commandé le livre et j'ai demandé une traduction à Irène Bonnaud qui est une camarade germaniste spécialiste de Müller et de Fassbinder. C'était fascinant de découvrir la parole originelle qui a nourri le film, de voir ce qu'il en a fait et ce qu'il a ajouté à cette figure parce qu'en fait il s'est totalement identifié. Ce qui est fort dans ce texte c'est que tous ceux qui le lisent — Fassbinder, moi, le spectateur — s'y retrouvent. En fait c'est un texte miroir.

N'est-ce pas inquiétant ?

Non pas du tout ! On pourrait simplement être dans la rubrique fait divers avec le crime sordide d'un bistrotier et de sa femme perpétré par un jeune homme. Mais ce n'est pas simplement le récit de ce fait divers, c'est le regard que porte le meurtrier sur son acte après coup. La parole se libère et ce qui fascine c'est la banalité de la vie de cet homme. Ce n'est pas un psychopathe, c'est un individu lambda. Dans leur étude, les deux psychosociologues Klaus Antes et Christiane Erhardt, mènent une réflexion sur le crime et le criminel dans la société allemande des années 1970. C'est un peu une réflexion sur la détermination de l'acte en fait.

Nous pourrions occuper la place du meurtrier...

Oui. On s'identifie à lui, on a tous des envies de meurtres dans la tête, non commis, et le passage à l'acte tient à très peu. C'est à cet endroit-là que c'est intéressant parce qu'on est plein d'empathie pour lui, il ne s'agit pas de le condamner à nouveau, c'est assez réjouissant pour moi en tout cas parce que ça libère la parole et le théâtre est un endroit de parole.

Avignon et la rentrée

Plus que jamais ma double casquette de directeur du théâtre et de metteur en scène de la Cie Tabula Rasa est d'actualité, dit Sébastien Bournac. Je suis assez heureux de cette séquence puisqu'il y a ces quatre représentations ici puis suivront celles données en Avignon tout le mois de juillet. C'est la première fois en tant que metteur en scène que je vais là-bas. Nous jouons à 10 h le matin et commencer avec ce petit bijou de texte c'est vraiment bien !

Puis viendra le temps de la rentrée, les 14 et 15 septembre.
L'esprit du Sorano sera de retour avec une fête, un mélange des arts et des retrouvailles pour une belle saison.



REVUE DE PRESSE

J'AURAIS MIEUX FAIT DE NE PAS JOUER AU GRAND HOMME

par **Par Pierre Lesquelen**, le 18/07/2021
I/O GAZETTE (iogazette.fr)

Les témoignages de criminels ordinaires ne manquent pas sur la scène contemporaine. Nous nous souvenons par exemple de « L'avenir dure longtemps », spectacle marquant présenté aux Doms en 2017, où l'innommable se frottait déjà à la parole architecturée et analytique de Louis Althusser. Dans « A vie », Sébastien Bournac (directeur du Théâtre Sorano à Toulouse) renouvelle le genre de la confession noire grâce à un dispositif scénique passionnant qui inaugure une nouvelle politique de l'adresse.

La singularité du parti-pris est d'autant plus sensible dans la toute petite salle du Théâtre du Train Bleu. Cinq écrans sont disposés en labyrinthe, formant à la fois un panoptique voyeur et un kaléidoscope qui éparpille l'image. La parole de Peter Jörn Schmidt est transmise singulièrement par le remarquable François-Xavier Borrel, qui tord son apparente rationalité, sa logique implacable et extériorisante par une intériorité constante, un trouble secret qui flotte sous les mots. Le dispositif scénographique creuse davantage de suspensions. D'abord par le contraste entre ce visage démultiplié qui nous regarde, comme si son impassibilité inébranlable souhaitait conquérir le visible, et ce corps en retrait qui ne s'adresse plus à personne. Ainsi, Sébastien

Bournac coupe court aux modalités habituelles du témoignage sur un plateau, donnant à percevoir cette parole hors de l'empathie problématique que suppose un certain théâtre intime.

Par ailleurs, ce corps qui s'abrite creuse un écart insondable entre le réel sans mots qu'il renferme et le simulacre sporadique des images, béance grâce à laquelle un trouble saisissant émerge. La création sonore et vidéographique de Loïc Célestin ouvre elle-aussi un autre régime d'intelligibilité. Elle sème une ambiguïté sur la temporalité du spectacle que nous regardons : le témoignage est-il pré-enregistré (car les dates qui s'affichent sur les écrans semblent prévues d'avance) ou complètement performatif ? Ses silences et ses tremblements épisodiques menacent effectivement le dispositif. Dès que la parole redevient frontale, le corps disparaît immédiatement dans les limbes du plateau. Les images grésillantes et grises, loin d'illustrer et d'exhiber, font chuter elles-aussi le sens. Ainsi, Sébastien Bournac parvient à refaire du théâtre le lieu d'un froissement de la parole. Et c'est bien pour cela que son esthétique est politique, car dans notre société d'épanchement de l'intime et de fascination voyeuriste pour la parole criminelle, elle redonne au témoignage une limpidité inexploitée.